

Lettre vive

Nathanaël

Numéro 164, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93794ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nathanaël (2020). Lettre vive. *Moebius*, (164), 127–136.

Lettre vive

Nathanaël

[Le début de la lettre manque, ainsi que toute indication de provenance. Elle semble ne pas avoir de date. Le texte qui suit a été reconstitué à partir de feuillets décomposés repêchés dans une eau sale de ville. Les ellipses indiquent les passages qui n'ont pu être déchiffrés. Nous en assumons l'entière responsabilité. Nous n'avons pas pris la peine de secourir l'auteur en même temps que la lettre, ayant estimé la valeur historique de cette dernière supérieure à celle du corps détaché pour ainsi dire de son mot. – N. D. É.]

[Nom illisible]

[...]

[...]

[...]

Pardonnez-moi de vous écrire au présent. [...]

Ne voulant guère vous imposer *des préparations anatomiques, des oiseaux morts*, comme le craignait un poète, comme vous le savez, en traduisant Virgile, je ne puis, cela dit, me sortir de ce temps mortuaire qui est celui du maintenant étiré jusqu'à effrètement, et qui est néanmoins le temps des lettres, et de celle-ci en particulier, que je vous adresse en ce lieu advenu qui s'arroge l'instantanéité de sa parole différée. [...] En cela, nous différons, et je m'en réjouis, je vous en remercie, car si le présent est le temps épistolaire (désiré), il est de nécessité celui de l'attente, et je soupçonne que vous m'attendez, vous qui ne savez rien de mon existence ni de ma souffrance déréglée, qui est celle des corps en sursis devant une écriture évacuée, et dont la mémoire s'exclut d'emblée. Je vous en demande pardon, et m'inflige votre patience pour m'expliquer davantage en ce lieu où je ne suis guère admis et d'où je vous arrive mêmement. Il est des lettres qui se refusent à l'écriture.

Mon modeste savoir me vient du philosophe antique qui, ayant désir de graves connaissances, s'est engagé à défaire un jour (et plus d'une fois) une tortue de ses viscères afin d'en vérifier l'humeur, et la découpant de l'aine au menton, il a pu observer sous les cris objectifs de l'animal le battement de son cœur, et ainsi, le pensait-il, l'esprit de son âme. N'en riez point, je vous en supplie, ce que je vous dis là est aussi vrai que le hurlement de la bête marquée au fer rouge et envoyée sur le coutelas du boucher. Ainsi me suis-je instruit à grand-peine quant à la qualité impensable du présent, impensable jusqu'à en imputer son emploi à une lettre de bonne foi comme celle-ci que je mastique depuis des années

et qui m'épuise de ses refus et de ses conjurations, de ses oublis et de ses devancements, de ses maladroites et de ses correspondances. C'est qu'il me fallait vous arriver à temps, et le temps, vous le constatez, ne fait que s'échapper. Plus il s'échappe, plus il me rue sur son assassinat.

Nous sommes tous des fusillés, et tous des imbéciles.

Non, là n'est pas la leçon du philosophe animé par un seul désir de savoir, mais du point de vue de l'épistémologie, son projet me semble douteux. Je préfère la tortue qui agite sa queue dans la boue (loin des hommes!) de Yuan Huan. Car vous conviendrez (mais pourquoi, finalement, vous n'avez à convenir de rien, la convenance est tout compte fait détestable) qu'un philosophe, dans le sens repu et occidental du terme, est bel et bien un homme? (Cela dit, vous serez peut-être d'accord avec moi.) Où que vous soyez au moment où vous me lisez (me lirez), c'est à cet acte de vivisection que nous (« nous ») devons l'histoire toute-puissante de la *Philo-Sophia*, de Platon à Heidegger, avec ses religions et ses racismes et ses redites et ses refoulements. Ainsi nous voici épinglés à la grande carte déchirée du monde tel qu'il s'est admiré dans l'œil des siècles de conquêtes et de déportations.

Comment vous dire? Ma sœur a appris à nager en tombant à l'eau. Lorsque la même occasion s'est présentée à moi (quelques années auparavant – vous voyez comme je m'arrive tardivement), j'ai coulé comme le petit navire que j'étais, derrière le dos tourné du monde. N'allez pas croire que j'en veuille au monde de m'avoir fait sombrer, mais plutôt de m'avoir hissé vers l'aire oxygénée, alors

que le rêve s'introduisait déjà si doucement en moi. Mais vous savez, tout ce que je vous dis là est invention. Je n'ai pas de sœur. Des piscines, je ne connais que la colère et l'indignation devant la mer. Des poissons, j'en ai plein le ventre, derrière comme devant. En ce sens, je suis comme l'albatros sur le pont du bâtiment, dans lequel les passagers enfouissent leurs pieds sanguinolents. S'agit-il d'un présent ? On appelle cela *histoire*. Et on racle et on racle jusqu'au rapt fantasmé.

Il va sans dire, mais permettez-moi tout de même de le dire en l'écrivant, que je vous parle du langage, tenu, détenu, empêché ou dévolu. Meurt-on au présent ? *Ich sterbe*, a-t-on entendu dire Tchekhov au moment de son trépas, mais le présent lui vient de l'écriture de cela, dont la transposition (du récit) lui vaut son actualité. Ainsi est-ce au *report* qu'est dû le présent de l'affirmation de la mort survenue. Un présent tardif qui s'attend, intraduisible, et traduit néanmoins, dans les lettres tropiques s'adressant à ses lecteurs et qui s'attardent à *l'usage de la parole*. Ce que je vous dis là est d'une évidence surmenante pour vous qui avez pensé cela, qui l'avez écrit et vécu jusqu'au déchaînement des langues ligotées aux corps désseparés. Qui donc use de la parole sans en être usé ? La langue est un forfait.

[...] d'un rêve, l'autre nuit, terrible, qui a interrompu l'écriture de ce que serait ma lettre si j'arrivais à la formuler *comme si je m'adressais à vous*, c'est-à-dire en votre présence même, devant votre personne, bien que nourrissant quelques doutes quant à la possibilité de cela, sur laquelle je reviendrai incessamment. Il ne sert à rien de s'affoler (pourtant je

m'affole dans tous les sens), car je vois bien, déjà, ce en quoi ces mots dérapent obstinément, se refusant à la sensibilité que je voudrais pouvoir leur assigner. Le présent, impensable, comme je vous le disais, se doit d'être pensé, jusqu'à l'oblitération d'un tel ordonnancement. Ce qui se dit *monde*, et qui espère encore sa destruction afin enfin de pouvoir *respirer*. (Si cela m'était permis, je vous inviterais à descendre avec moi sur la plage où une pluie tomberait de la lune sous l'effet de l'éclipse, et la mer dévastée retournerait les terres. Cela aussi est une écriture, de la fin, soit, et combien inespérée, d'un futur inconditionnel.)

Très tôt j'ai compris que l'écrivain n'était autre que la place publique. Cela me semble aujourd'hui une pensée anachronique puisqu'il n'en existe presque plus, d'écrivains, et que l'idée même de l'écriture (qui ne s'appelle plus ainsi), entretenue par les écoles qui la martyrisent, est d'un cynisme éclatant. Entre la lettre et le rêve, il y a la corde raide. Je ne vous parle pas du corps, rapatrié dans un cercueil plombé rangé dans la cale d'un avion se dirigeant vers le désert fleurissant de fusils. Si je vous écris, c'est que j'ai la certitude que vous me comprendrez lorsque je vous dis que *je vous vis au présent* et que ce qui m'arrive en vous écrivant comme je le fais m'oblige à un dénuement total. Je suis la plaque photographique qui reçoit dans sa chair l'image happée du papier, je vous lis, je me défais, et me signant de votre nom, je vous arrive, sans manières, je me déshabille et je m'introduis dans le rêve où vous-même, de tout votre long, êtes peau d'ours et boiseries, et la mémoire du tir et de l'attirance font de moi votre proie, vous comprenez, tout me vient de vous, je me convoque à votre instance. Je suis à vous, sommairement. C'est ce décalage que j'entends lorsque je vous dis mortellement mon désir de présent jusque dans l'exécution de la lettre ainsi figurée.

C'était, il y a quelque temps de cela, dans la cuisine de Yoshimoto Banana, elle me demandait *Sur quoi tu te bases, toi, pour te faire une idée ?* Cela m'avait frappé sur le coup, et c'est au retour, en traversant le petit jardin aux arbres coupés trempé dans les urines des chiens du quartier où les tourterelles traînent douloureusement de la patte, que j'ai pu me former une idée de l'exergue, de ce *donc* qui appelle le présent dans l'interstice de l'intempestive reconnaissance d'une certaine vacuité. C'est un corps sur le point de disparaître, un tuage imminent, une jouissance explicitement refoulée, et alphabet de remontrances, une vigie surpeuplée, et expulsion. On m'avait récemment formulé la conjecture selon laquelle l'abrogation de loi entraînerait l'éradication de la criminalité. Une conviction loufoque, m'avait-il semblé, de cause à fourvoyé effet ; cela dit, je l'ai quand même méditée un certain temps, à force qu'on me l'ait répétée à l'oreille, et la conséquence de cette attitude m'a semblé être la suivante : que la langue ne fait que s'anticiper. Et que si le crime tient à cette chose dite *loi* (par contre-distinction avec la justice), c'est que cette dernière tient à une forme d'obédience, qui n'est autre que celle d'un fanatisme religieux qui n'est lui-même que le fanatisme de la loi (absence de pensée) – c'est le sceau des monothéismes, y compris ceux qui sont redistribués sur un panthéon de divinités rassemblées sous l'égide d'une promiscue *unité* béatement entretenue. (Les *écritures*, vous n'en doutez point, sont le travail fastidieux d'un ou de plusieurs faussaires.) J'ai voulu me prévaloir contre le récit du père qui tue le fils pour son dieu, si longuement commenté, et que je voyais si vite venir, d'exergue en exergue et de traité en traité, mais me retrouvant dans l'arène, pour ainsi dire, avec les pauvres

taureaux saignés (dont je suis, comme je vous l'ai dit), j'ai su, intimement, et sans trop devoir exercer mon imagination, que le père, en détournant le visage de la progéniture qu'il est sur le point d'égorger, confond son désir de meurtre (obéissance à la loi) et celui de l'aimer, au fond de sa chair éjaculée. Le père, tout pénétré qu'il est d'admiration pour son enfant, ne veut (ainsi le désir se fait volonté en l'œil du légataire ayant transformé son obéissance en une pulsion dont il est l'auteur) que la consommation de l'acte même, l'insertion dans le corps qu'il a (éperdument – et fanatiquement) engendré. J'ai par la suite passé la nuit dans un cimetière où je fuyais les autorités, et cela m'a donné l'occasion de prolonger ma réflexion que je vous demande encore quelque temps de supporter, m'infligeant par là même l'appendice de votre patience, car il me semble qu'elle vous concerne tout autant. N'ayant le loisir du farniente d'un Rousseau persécuté et joyeux prisonnier de son île, je suis retourné fouiller dans la question de mon *idée*, pour méditer sur mes restes et les aléatoires filiations dont on fait si grand cas, et qui sans doute et finalement, y sont pour quelque chose dans le présent dont j'aimerais vous parler et qui continue malgré mes meilleures intentions de fuir ma lettre devancée. M'étant longuement départi de tout ressort monothéiste jusque dans leur hasardeuse sexualité, je me puis tout de même vanter d'une certaine curiosité envers quelques courants mystiques dont l'impression m'est restée quant à la temporalité qui nous lie, qui est celle, tardive, je vous le dis encore, d'un présent circonspect à l'égard de lui-même, et dont la catastrophe est peut-être redevable à un silence dont le fondement ne se pourra jamais (fort heureusement) discerner. Je ne vous parle pas d'origines, bien entendu, mais d'un éternel retour sur les lieux d'une insuffisance. Le mot employé par Asher

ben David, neveu d'Isaac l'Aveugle, est celui d'*indifférence* – et cela est un mot qui nous concerne tous les deux, nous qui sommes actuellement liés dans ces phrases que je vous adresse et qui me viennent de vous, de votre souffle, de vos souffrances, de la mort qui nous unit. Dans ses élucidations (parfois élucubratrices) des séfirot, ce même ben David qualifie l'alef justement de *point d'indifférence*. Cette lettre, à laquelle est attribué un *souffle sourd*, et qui d'habitude ouvre l'alphabet de son silence impérieux, *ne devrait proprement apparaître et être prononcée qu'à la fin de la série alphabétique, car elle est plus intérieure et plus celée que ne l'est toute autre lettre*. Pourquoi donc cette ouverture lui serait-elle accordée, si ce n'est que *les lettres qui la suivent tiennent d'elle [leur force], que toutes en jaillissent et se nourrissent d'elle*, etc. Étonnante logique que celle qui attribue le début à la fin, et la voix au silence, le corps finalement à sa défaite, car toute prononciation s'arrêterait là (comme la lame à la gorge et l'implantation du désir dans le regard d'un autre). Nous en serions à un tel point subjugués, et pouvons ainsi nous remettre à cette puissance d'où découlent nos actes les plus insidieux et les plus libidinaux. Si la langue est pulsion, l'écriture en est son arrêté.

[Quelques mots raturés et ce qui ressemble à une date, indéchiffrable. – N. D. É.]

J'ai dû encore me retirer de ma lettre afin de me remettre de mon excitation. Vous vous imaginez peut-être le trouble qui me vient en vous révélant ce que vous me montrez de vous, et qui entre ainsi en ma possession jusqu'à saturation

de votre nom. J'en mettrais ma main au feu sidéral. Ces itinéraires me reviennent comme une mémoire, et pourtant c'est vous qui les avez écrits. Je vous en tiens rigueur ! Car mon corps n'en peut plus de son battement, et de cette montée incessante jusqu'à vous qui me riez au nez. Sachez que mon présent est le vôtre et que vous me le devez ! *Parmi moi / de moi-même / à moi-même / hors toute constellation*. N'y a-t-il pas là le schéma déroutant d'une traduction irrémédiable ? Chaque fois un moi autre, et chute et relais expiatoire. Ce qui sort m'intente et m'exode. *Vibre mot*, poursuit le poète, *j'aurai chance hors du labyrinthe*. Le pensez-vous aussi ? Sachez que je vous attendrai, moi, je vous attends, à l'issue de ce qui vous incombe et qui me fourvoie.

N'est-ce pas vous-même qui avez écrit : *Longtemps je t'ai cherché. C'était mon droit. Je suis venu jusqu'à toi dans le désir de cette chose qui est en toi, et fouillant comme il me revenait de fouiller, j'ai fait comme le philosophe, j'ai ouvert le bassin de l'aine au cou, j'ai vu ce qui battait, et la brèche qui en résultait, et en ce lieu disparu, ce qui m'arrivait était nom perdu et sang superflu, heureux, j'étais d'avoir été jusqu'à toi, en cela qui t'échappait, auteur, en soi.*

Vous qui vivez, de livre en livre, et qui en mourrez tout autant, sachez qu'il n'est pas d'auteur vivant qui puisse de sa bouche défendre son idée, écartelée comme elle l'est entre le présent de son forfait et l'avenance de sa disparition. Est-il encore nécessaire de vous rappeler, vous qui tremblez de votre défunte écriture, que l'assassin c'est vous-même qui me dites *y es un mundo blanco y sin ti*.

Je ne signerai guère de mon nom qui est vôtre, m'étant survenu dans le rêve périliclé, mais me tends jusqu'à vous dans l'étreinte qui est garante, au présent comme à jamais, de notre asphyxie.

[La lettre n'est pas signée. Nous avons par ailleurs, au bout de laborieuses recherches, pu identifier les auteurs des passages cités. Il s'agit de Paul Valéry, Nathalie Sarraute, Gershom Scholem, Aimé Césaire et Alejandra Pizarnik. Nous n'avons pu vérifier la véracité des faits relatés dans la lettre, ni l'amitié proclamée de Yoshimoto Banana que nous n'avons pas réussi à joindre. Le nom du philosophe ne nous est pas venu. – N. D. É.]

ADDENDUM

[Sur un feuillet séparé retrouvé avec les feuillets de la lettre, tracés d'une autre main, nous avons prélevé les vers suivants, de Baudelaire, que nous prenons le soin de reproduire ici, en tant qu'exergue éventuel, après coup : « — Mais pourquoi pleure-t-elle ? / [...] / — Elle pleure, insensé, parce qu'elle a vécu ! Et parce qu'elle vit ! Mais ce qu'elle déplore / Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux genoux, / C'est que demain, hélas, il faudra vivre encore ! / Demain, après-demain et toujours ! — Comme nous ! »]